

BIBLIOTHEQUE

714
12-45
112
CHOISIE

ET

AMUSANTE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXLVI.

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS.

 I des Recueils dans le goût du nôtre ont été portés jusqu'à un assez grand nombre de Volumes, quoiqu'on y ait mis des Ouvrages qui avoient déjà été imprimés, quelques-uns même plusieurs fois, dans ce Païs, nous avons lieu de nous flater que notre BIBLIOTHEQUE ne sera pas reçue avec moins d'empressement, puisque nous n'y ferons entrer aucun Ouvrage qui ait été publié dans nos Provinces, mais seulement les meilleurs Ouvrages nouveaux qui paroissent à Paris, tant en Prose qu'en Vers.

T A B L E

DES PIÈCES

Contenues dans le I. Tome de cette
BIBLIOTHEQUE.

MEMOIRES DU CHEVALIER D***.
PAR MR. LE MARQUIS D'ARGENS.
Pag. 1.

HISTOIRE DU CHEVALIER DE R***.
ANECDOTE DU SIEGE DE Tournai.
117

HISTOIRE DE Mlle. DATTILY. 203

L'EPOUSE INFORTUNE'E. 325

ESSAI D'UN CHANT DE LA LOUISIANE.
DE, POÈME HEROÏQUE PAR MR. PI-
RON. 433

M E M O I R E S

D U

CHEVALIER DE***.

Par Monsieur le Marquis

D' A R G E N S.

Tome I.

A



MEMOIRES
DU
CHEVALIER DE***



PREMIERE PARTIE.

DE'S l'âge le plus tendre, l'inclination que j'ai toujours eue pour le Beau-Sexe, commença de paroître. J'avois à peine quinze ans, que j'étois amoureux d'une jeune personne dont le tempérament étoit aussi sensible que le mien. Elle s'appelloit Clarice, & étoit fille d'un riche Marchand, dont la boutique étoit vis-à-vis de chez moi. La qualité de voisin rendoit mes visites sans conséquences. Je voyois tous les jours ma belle Maîtresse, & je profitois des momens où je me trouvois seul avec elle, pour lui apprendre les sentimens de
A 2 mon

mon cœur. Elle n'y étoit point insensible; mais la distance que la naissance mettoit entre elle & moi, sembloit opposer à mon amour un obstacle insurmontable.

MA famille tenoit un rang distingué dans la Province: mon frère aîné devoit occuper une Charge importante; & l'on attendoit qu'il fût établi, pour songer à me faire entrer au Service. Je n'avois point assez de bien pour penser au mariage, & encore moins pour vouloir faire une alliance aussi disproportionnée que l'étoit celle de Clarice. Ma noblesse étoit l'ennemi le plus dangereux que j'eusse auprès d'elle: je souhaitois souvent d'avoir eu une naissance plus obscure, & je regrettois d'être né dans un état qui faisoit tout mon malheur.

CLARICE étoit sensible à des sentimens aussi tendres: tant de délicatesse faisoit plus d'effet sur son cœur qu'elle n'eût souhaité. Je m'apercevois du progrès de son amour; mais je le trouvois si lent, eu égard à l'impétuosité avec laquelle le mien agissoit, que l'espérance que je concevois d'être un jour heureux, pouvoit à peine me consoler.

JE demeurai près de quatre mois dans une situation aussi gênante. Mon cœur étoit en proie à la douleur, à la crainte, & à l'espérance. Toutes ces passions l'agitoient tour à tour; &, dans un âge aussi tendre que le mien, j'étois même jaloux. Je me figurois quelquefois que Clarice ne trouvoit des difficultés à m'écouter, que parce que je lui étois indifférent: je pouffois mes soupçons plus loin, & je pensois qu'un autre Amant, plus heureux que moi, étoit la cause des rigueurs & des scrupules dont on m'accabloit. Un jour, que j'étois pénétré & com-

comme accablé de ces tristes soupçons, Clarice me demanda la cause de mon inquiétude. Vous paroissez, me dit-elle, d'une mélancolie étonnante ; qu'avez-vous aujourd'hui ? Laissez-moi, lui répondis-je, me cacher à moi-même le sujet de ma tristesse, & ne me forcez point à vous déplaire en vous obéissant. Ce que vous me dites, reprit-elle, augmente ma curiosité. Je veux savoir un secret que vous vous obstinez à taire ; &, si vous avez quelque estime pour moi, vous ne refuserez point de me l'apprendre. Au moins, lui-dis-je, souvenez-vous que vous m'obligez à rompre le silence. Je vous aurois toujours caché mon dépit & mes soupçons, & c'est malgré moi que je vous aprens que je suis jaloux, & jaloux à la fureur. Vous êtes jaloux ! répondit Clarice, & de qui donc, s'il vous plaît ? Est-ce de mon Père ou de ma sœur ? ajouta-t-elle en riant ; car je ne vois d'ailleurs personne. J'ignore, lui répondis-je, de qui je le suis, mais mon cœur n'en est pas moins déchiré. Cette funeste idée se présente incessamment à mon esprit. Votre indifférence & votre froideur l'y confirme. Si vous n'aviez rien d'imprimé dans le cœur, vous seriez moins insensible. Mon amour ne vous trouve inflexible que par la prévention d'un autre attachement. Et qui vous a dit, reprit Clarice avec un air embarrassé, que je suis aussi insensible que vous le dites ? Mes manières vous l'ont-elles appris ? Vous ai-je éloigné de moi ? Ai-je évité de vous voir ? Mes yeux vous auroient-ils appris ce que ma bouche ne vous a jamais dit ? Les avez-vous vus s'armer de rigueur quand vous m'avez parlé ? Allez, ingrat, vous ne méritez pas que je vous écoute,

te. Restez dans une opinion aussi ridicule, & conservez des sentimens qui me sont aussi peu favorables. Pardonnez, lui dis-je, belle Clarice, des soupçons que je déteste. Vous devez oublier une faute qui ne vient que de l'excès de mon amour. Si j'étois moins sensible je serois moins jaloux. Je me jetai pour lors à ses genoux, & lui prenant une de ses belles mains, que je serrai étroitement dans la mienne : Non, lui dis-je, belle Clarice, ce n'est point assez que de me pardonner, il faut vous afranchir de vos timides scrupules. S'il est vrai que vous m'aimiez, ne troublez plus mon bonheur par des craintes frivoles. Je vous l'ai juré mille fois ; quelle que soit la différence que le Ciel a mise entre nous, je suis prêt à la réparer ; & si vous voulez consentir à me suivre, je vous enlèverai, & nous irons à Paris, où je vous épouserai en arrivant.

Ce moment étoit marqué pour le premier où commenceroit cet enchaînement d'aventures qui devoient m'arriver. Après quelque résistance, Clarice consentit à me rendre heureux. Nous étions seuls : l'Amour, unique témoin de notre tendresse, le fut aussi de nos plaisirs ; & nous crûmes être dispensés d'attendre la fin du mariage que nous prétendions conclure à Paris.

La possession de ma Maîtresse ne fit qu'augmenter mon amour. Nous résolûmes d'exécuter, le plutôt qu'il nous seroit possible, le dessein que nous avions formé. Comment vivrons-nous à Paris, me dit un jour Clarice, & quelles ressources pourrons-nous y avoir ? Nous étions si jeunes l'un & l'autre, que dans le projet que nous avions concerté, nous n'avions pas songé

songé encore à l'argent qu'il nous faudroit pour vivre. Je prendrai, lui dis-je, tout ce qu'il faut pour notre voyage. Et dans quel endroit? reprit-elle. J'emporterai, répondis-je, une partie de la vaisselle de mon Père. Gardez-vous, reprit Clarice, de faire un pareil vol; on auroit une double raison pour faire courir après nous, & je ne crains déjà que trop les poursuites de votre famille. Je suppléerai à cela, & je prendrai dans le comptoir de mon Père assez d'argent pour notre voyage; aiez soin seulement de préparer tout ce qu'il faut pour notre départ. J'exécutai les ordres de ma Maîtresse, & deux jours après cette conversation nous partîmes sur les onze heures du soir de Rouen par les Batelets, & nous arrivâmes le lendemain matin à Poissi, d'où nous prîmes la poste jusqu'à Paris, où nous nous rendîmes dans trois heures.

Nous fûmes très heureux d'avoir pu profiter de la liberté que nous avoit donné la nuit. Dès qu'on se fut apperçu de notre fuite, on courut après nous. Mais nous étions déjà à Paris, qu'à peine ceux qui nous cherchoient étoient-ils sortis de Rouen. Ils ne purent savoir la route que nous avions prise; & après avoir fait beaucoup de perquisitions inutiles, ils furent obligés de retourner à Rouen.

Mon Père étoit au désespoir, celui de Clarice n'étoit pas moins fâché: ils s'intentèrent mutuellement un procès, & il y avoit beaucoup plus de matière qu'il n'en falloit pour deux Normans. Mon Père prétendoit qu'on avoit suborné son fils, & celui de Clarice qu'on avoit enlevé & ravi sa fille. Pendant qu'ils enrichissoient à leurs dépens les Procureurs

reurs & les Greffiers, ma Maîtresse & moi menions assez grand train avec l'argent que nous avions emporté. Elle avoit pris cinq cens écus dans le comptoir de son Père; & malgré ses ordres j'avois emporté une fort belle bague, que j'avois empruntée pour vingt-quatre heures à une de mes sœurs mariée à un Baron du voisinage.

Nous croyions que nos richesses ne finiroient jamais. Nous allions rarement aux Spectacles, dans la crainte d'être découverts; mais nous faisions souvent des parties de promenade avec une jeune Dame & son mari, qui logeoient dans la même maison que nous, & avec qui nous avions fait connoissance. Pendant que nos cinq cens écus durèrent, il ne nous vint pas un instant dans la pensée, que nous ne fussions pas mariés. Dès qu'ils tirèrent à leur fin, cette affligeante idée vint nous tourmenter. Nous ne savions comment faire pour nous unir par le Sacrement: nous craignions de nous découvrir en nous adressant au Curé, & de nous attirer quelque affaire fâcheuse. Dans cet embarras nous résolûmes d'apprendre notre secret à nos deux amis. Ils nous firent sentir que nous serions infailliblement arrêtés, si l'on venoit à savoir qui nous étions. Nous résolûmes, ne pouvant mieux faire, d'attendre avec le tems une occasion plus favorable pour nos desseins. Nous vendîmes la bague, & nous en eûmes deux mille livres, qui ramenèrent la joie & l'abondance dans notre ménage. Les parties de plaisir recommencèrent, l'amour reprit de nouvelles forces, & pendant trois mois nous vécûmes très contents. Mais enfin les deux mille livres prirent le chemin des cinq cens écus,

cus, il ne nous restoit plus que six ou sept louis : triste ressource pour des gens, qui dans l'espace de cinq mois avoient mangé plus de trois mille cinq cens livres.

Après avoir cherché plusieurs expédiens, nous n'en trouvâmes point de meilleur, que de quitter l'appartement que nous avions, dont le loyer étoit très cher, & de nous retirer dans un autre, où nous vivrions des tableaux que je ferois & que je vendrois. Heureusement je savois peindre très joliment, & je m'étois occupé avec plaisir à me perfectionner dans cet Art. Nous aprîmes à nos amis, qui nous avoient aidé si généreusement à manger notre argent, la situation où nous étions. Ils nous assistèrent de plusieurs conseils, & nous promirent un secret inviolable : ce fut-là tout le secours qu'ils nous donnèrent.

Nous nous retirâmes dans notre nouvelle demeure avec le peu d'argent qui me restoit. J'achetai ce qu'il me falloit pour commencer à travailler. Je fis quelques tableaux, & je les vendis assez bien, par le moyen de mon ancien ami, chez qui nous allions quelquefois Clarice & moi. Un jour qu'elle s'y trouvoit, le hazard fit qu'un Fermier-Général, qui venoit voir un Etranger nouvellement arrivé, & qui logeoit dans cet Hôtel, se trompa d'appartement. Il entra dans celui de mon ami, & fut frappé de la beauté de Clarice. Je ne l'avois point accompagné, & je ne pus prévenir le malheur qui m'arriva, & dont cette première entrevue fut la cause. Monsieur de P*** chercha un prétexte pour s'arrêter. Il connoissoit mon ami, & le pria de vouloir permettre qu'il attendît chez lui Monsieur le Chevalier de

Merville, qu'il disoit n'être point dans son appartement. Il passa près de deux heures avec Clarice, s'informa adroitement de son état & de sa demeure; & la croyant la femme d'un jeune Peintre, il se flata qu'il seroit bientôt heureux.

LE lendemain de cette conversation, je vis venir chez moi une vieille Femme, qui proposa à Clarice d'acheter une robe de chambre très belle, & qu'elle laissoit à un prix fort modique. Quelque pressé que je fusse d'argent j'aurois voulu en avoir assez pour la payer, & j'aurois gagné le triple à la revendre. Cependant n'ayant pas la somme qu'elle demandoit, je la remerciai, & je lui dis qu'elle pouvoit la porter ailleurs. Est-ce que vous la trouvez trop chère? demanda la Vieille. Non, dit Clarice, à qui la robe avoit fort plû; mais nos affaires ne nous permettent point de l'acheter. Qu'à cela ne tienne, répondit la Vieille; je sai que vous êtes de fort honnêtes gens, je suis votre voisine, & je vous la donnerai à crédit: prenez-la sans façon, vous la payerez dans trois mois. J'étois si jeune, & j'avois si peu d'expérience du Monde, qu'il ne me vint jamais rien dans l'idée qui pût approcher de la vérité de cette aventure. Je croyois bonnement que notre Voisine, par amitié, nous faisoit une pareille offre. Après l'en avoir remerciée, je l'acceptai & fis présent de la robe à Clarice, qui aimoit excessivement la parure, ainsi que toutes les jeunes personnes, & qui m'en parut très contente. La Vieille, en s'en allant, nous assura qu'elle viendrait nous voir souvent; & que lorsqu'elle auroit quelque chose à bon marché, elle nous donneroit toujours la préférence

ce. Elle nous tint parole , & il se passoit peu de jours qu'elle ne vînt nous apporter quelques nipes. L'état de nos finances nous permettoit rarement d'en acheter; mais elle nous vendoit à si bon marché, que deux ou trois fois, aiant revendu ce qu'elle nous avoit donné, nous en avons eu le triple.

CLARICE fit peu-à-peu connoissance avec cette Vieille, qui se rendoit nécessaire dans la maison. Elle faisoit nos commissions, elle nous aidoit dans notre ménage, & je la regardois comme une personne à qui j'avois mille obligations. J'ignorois les bons services qu'elle me rendoit. Clarice, depuis quelque tems, sortoit souvent avec elle pour aller se promener. Je la priois moi-même, lorsque je m'occupois à peindre, d'aller s'amuser. Elle profitoit de mes leçons, beaucoup plus que je ne croyois; & la Vieille avoit su si bien gagner sa confiance & son amitié, qu'elle l'avoit engagée à lier un commerce avec Monsieur P***, dont ma délicatesse n'avoit pas lieu d'être contente. L'amour du Fermier-Général augmenta à un si haut point, que Clarice, qui commençoit à être plus touchée de ses lous que de ma tendresse, lui aiant avoué que nous n'étions pas mariés, il résolut de m'enlever entièrement ma Maîtresse. Il la fit aisément consentir à me quitter: il lui promit un carosse, des domestiques, tout ce qui peut enfin flater une jeune personne. Mon congé me fut expédié plaisamment. Un après-diné que j'étois occupé à peindre, je vis revenir ma chère Vieille une demi-heure après être sortie avec Clarice. Qu'est devenue ma femme? lui dis-je. Voilà, me dit elle, un

billet qu'elle vous envoie. Voici ce qu'il contenoit.

B I L L E T.

CONSOLEZ-VOUS, Monsieur, si je vous quite aujourd'hui; nous nous rendrions mutuellement malheureux, & je vous avouerai qu'il me tardoit de voir changer mon état. Je ne doute pas que vous ne soyez aussi ravi de voir finir votre situation. Retournez chez votre Père, & ne soyez point en peine de moi, car mon sort est fort heureux.

Je crus d'abord que cette lettre étoit une plaisanterie; mais la Vieille m'ayant notifié en termes très exprès que je ne verrois plus Clarice, & appris en gros une partie de cette histoire sans me nommer avec qui elle étoit, je voulus la dévisager. Ah! Vieille infernale, m'écriai-je, il faut que je t'étrangle. Arrêtez, me dit-elle, Jeune-homme; ne faites aucun éclat pour votre intérêt, car je vai vous faire connoître. Au moindre bruit je suis la maîtresse de vous faire arrêter, & l'on vous conduira à votre Père. La crainte de ce nouveau malheur m'empêcha de me venger de la Vieille qui me quita, & je restai dans un accablement qui tenoit de l'imbécilité.

Je croyois que tout ce qui m'arrivoit, étoit un songe; je ne pouvois me figurer que Clarice fût infidèle. Mes pleurs & mes larmes succédèrent à ma première surprise. Dans mon désespoir j'allai chercher quelque consolation chez mon ancien ami; il en fut très surpris. Je m'informai de lui s'il ne pourroit me donner aucune nouvelle de mon rival. Il ne put rien m'en apprendre, & je ne tirai aucun
autre

autre fruit de sa conversation, que quelques conseils dont il étoit fort libéral, & desquels je ne fis point usage.

Je retournai chez moi aussi triste que j'en étois sorti. Je fus huit ou dix jours dans la même situation, incapable d'agir & presque de penser. Enfin je résolus de découvrir mon rival, s'il étoit possible. Le dépit avoit presque autant de part à ma recherche, que l'amour; & je formai le dessein de me venger, si l'occasion s'en présentoit. Je courus inutilement pendant plusieurs jours par la ville, je visitai envain toutes les promenades, & je commençois à perdre toute espérance, lorsque passant devant le Palais Royal, j'aperçus une Dame parée superbement qui descendoit de son carrosse, & entroit dans le cul-de-sac de l'Opéra, pour aller à ce spectacle. Malgré l'excès de sa parure, je crus la reconnoître. J'entrai moi-même à l'Opéra peu de tems après elle. Mes soupçons furent entièrement éclaircis; je vis Clarice, ma perfide Maîtresse, dans une des premières loges auprès de l'amphithéâtre; & du parterre où j'étois placé, il me fut fort aisé de considérer l'éclat de sa parure. Les discours de la Vieille & la lettre que j'avois reçue diminuèrent ma surprise. Le tems avoit soulagé mon déplaisir, & je supportai patiemment la douleur de voir pendant toute la durée du Spectacle, un homme placé dans la même loge que Clarice, & qui me parut être avec elle d'une façon très familière. Je ne doutai point que ce ne fût son Amant. En sortant de l'Opéra je me retirai dans une boutique, d'où je la vis entrer dans son carrosse, que je suivis quoiqu'il allât très vite. Il s'arrê-